

W. d'Oliver Stone

Marcel Jean

Number 140, December 2008, January 2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/25258ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Jean, M. (2008). Review of [W. d'Oliver Stone]. *24 images*, (140), 60–60.



W. peut être vu comme un double de *Nixon*, biographie qu'Oliver Stone consacrait à l'autre président maudit en 1996. C'est-à-dire que, comme dans le premier film, le réalisateur propose une interprétation psychanalytique simpliste de la personnalité de son personnage principal. Ici, il s'agit de définir George W. Bush comme le fils mal aimé d'un père lui ayant toujours préféré son jeune frère Jeb. Se sentant écrasé par l'imposante

figure paternelle, George Jr est donc en quête perpétuelle d'une reconnaissance qui, à ses yeux, ne viendra jamais.

Pour faire ce portrait, **W.** raconte essentiellement la deuxième moitié du premier mandat du président, c'est-à-dire que Stone se concentre sur les événements entourant la

décision d'envahir l'Irak, truffant son récit de flash-back servant à établir la personnalité de George W. Contrairement à la situation qui prévalait dans *Nixon*, cependant, le cinéaste ne se livre à aucun exercice de révisionnisme historique, les événements relatés ayant pratiquement tous été largement documentés dans les nombreux livres abordant la présidence du fils Bush. **W.** est donc essentiellement un exercice de montage, la

juxtaposition d'événements réels soigneusement choisis suffisant à en déterminer une interprétation univoque. Quant au reste, Stone se fait portraitiste et livre son verdict sur l'entourage de ce président faiblard : Dick Cheney est la sombre éminence grise qui téléguide les décisions, Karl Rove une immonde créature rampante, Condoleezza Rice une bourgeoise dédaigneuse, Donald Rumsfeld un dangereux imbécile, Paul Wolfowitz une quantité négligeable et Colin Powell la seule personne sensée au milieu de cette poignée d'illuminés. Petit garçon blessé ayant un jour reçu la mission divine de devenir président, George W. Bush est ici davantage pitoyable que détestable. Au fond, s'il faut croire cette histoire, c'est Dieu qui est le plus à blâmer. – **Marcel Jean**

États-Unis, 2008. Ré. : Oliver Stone. Scé. : Stanley Weiser. Ph. : Phedon Papamichael. Int. : Josh Brolin, Richard Dreyfuss, James Cromwell, Elizabeth Banks, Ellen Burstyn, Thandie Newton, Scott Glenn, Jeffrey Wright. 131 min. Dist. : Films Séville.

Quantum of Solace de Marc Forster

Casino Royale, le précédent film de la série des James Bond, avait rempli son mandat de dépoussiérer un peu la célèbre suite de Ian Fleming, qui se cherchait un visage et une identité depuis plusieurs années. *Quantum of Solace* – avec Paul Haggis (*Crash*) au scénario et Marc Forster (*Adaptation*) à la réalisation ! – complète ce « revampage » de belle façon, en présentant notamment un Bond (Daniel Craig, très convaincant) à la fois plus brutalement viril et plus trouble, sorte de ténébreux Jason Bourne anglais qui aurait décidé d'en découdre une fois pour toutes avec le Mal. Ce que 007 perd ainsi en distinction et en ironie, il le gagne en vérité, son personnage ressemblant davantage à ce que pourrait être un agent spécial de Sa Majesté : une belle brute formée dans l'armée, drôlement efficace mais vite dangereuse lorsque hors de contrôle.

Cela étant, la formule ne pouvait être entièrement réinventée et il ne faut pas croire que l'ombre de Shakespeare plane au-dessus de ce film, qui respecte pour l'essentiel les poncifs du genre : poursuites échevelées et spectaculaires, scénario



abracadabrant, dialogues strictement minimaux, manichéisme souvent élémentaire, à la différence ici que les méchants avancent à visage découvert, leurs sombres manigances s'affichant sous la bannière d'une organisation écologique (époque oblige). Des efforts manifestes ont ainsi été déployés pour actualiser une idéologie et une vision du monde décidément dérivées de l'esprit de la guerre froide – y compris la manière

de dépeindre les femmes, qui a ici largement évolué. Il en résulte une œuvre plus complexe, moins idiotement machiste et occidentalocentriste, qui s'éloigne du modèle cinématographique des années 1960 pour retrouver une énergie qu'elle avait perdue. – **Pierre Barrette**

G.-B., 2008. Ré. : Marc Forster. Int. : Daniel Craig, Olga Kurylenko, Mathieu Amalric, Judi Dench, Jeffrey Wright, Gemma Arterton. 105 min. Dist. : Sony Pictures.